

Par e-mail : https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/03/24/changer-le-noms-des-lieux-n-est-jamais-anodin-il-est-des-reecritures-de-l-histoire-qui-s-opèrent-a-bas-bruit_6166796_3232.html

« Changer le nom des lieux n'est jamais anodin. Il est des réécritures de l'histoire qui s'opèrent à bas bruit »

TRIBUNE

Sonia Combe

Historienne

Dans une tribune au « Monde », l'historienne Sonia Combe évoque les changements de nom liés à la guerre, notamment en Ukraine. Et prend l'exemple de l'avenue de Moscou, à Kiev, rebaptisée avenue Stepan-Bandera, leader nationaliste et antisémite ukrainien.

Publié le 24 mars 2023

A Berlin, on vient de débaptiser le restaurant Moskau (Moscou), sur la Karl-Marx-Allee. Désormais, il s'appelle Kyiv (Kiev). On a l'habitude de tels changements ici. La Karl-Marx-Allee avait échappé de justesse à la vague des changements de nom après le « tournant » de 1989, mais, non loin de là, l'avenue Dimitrov, du nom du dirigeant de la IIIe Internationale communiste, était vite redevenue rue de Dantzig, évocatrice de l'Empire et de la grande Allemagne.

La rue de la féministe Clara Zetkin, amie de Rosa Luxemburg, reprit également très vite le nom de la lointaine princesse Dorothee. Dans le quartier, anciennement à l'Est, où nombre de rues portaient le nom d'antifascistes, ces derniers ont été remplacés, mais pas dans le cas où il s'agissait d'antifascistes d'origine juive. Par bonheur, on a conservé la place portant le nom de cet officier de l'Armée rouge, Nikolaï Berzarine, pas juif à ma connaissance, mort dans un accident de moto peu de temps après son arrivée à Berlin, capitale du Reich qui venait d'être libérée par des soldats russes, ukrainiens, kazakhs et même bouriates.

Les rues de Berlin possèdent de plus en plus des patronymes juifs. Désormais, le tram le plus proche de chez moi s'arrête à la place Henriette-Herz, peu après le square Jacob-Teitel. La rue Hannah-Arendt n'est pas loin. On la trouve dans toutes les villes allemandes. Mais, attention, dans le quartier de Schöneberg, situé dans l'ancienne partie ouest de Berlin, il existe une rue Barbarossa. Il s'agit, sans doute, de l'empereur Frédéric Barberousse, mais on ne peut s'empêcher de penser à l'opération du même nom déclenchée par la Wehrmacht le 22 juin 1941, lorsqu'elle envahit l'Ukraine...

Du temps et de l'énergie

Après tout, on ne va pas débaptiser le lac de Wannsee sous prétexte qu'il évoque pour moi la conférence où fut décidée la « solution finale », en janvier 1942 ! Toujours est-il qu'à Wedding,

ancien quartier ouvrier de Berlin en voie de gentrification mais où logent encore de nombreux immigrés récents ou anciens, la communauté d'origine africaine lutte toujours pour obtenir le changement de nom de rues qui évoquent, cette fois, l'héritage colonial : les rues de Zanzibar, du Togo et du Cameroun sont toujours au cœur de ce qui s'appelle « le quartier africain ».

Réveiller les mémoires demande du temps et de l'énergie. Dans ma rue, on vient de graver deux *Stolpersteine*, ces cubes de laiton sur lesquels sont inscrits les noms de victimes raciales du III^e Reich. Cette fois, ils concernent un couple afro-allemand, ce qui est une première à Berlin.

Ces « pavés sur lesquels on trébuche », littéralement, sont sans doute la meilleure façon de lutter contre l'oubli : on marche le nez au vent, mais tout en regardant quand même où l'on met les pieds, et, tout à coup, le passé vous saisit à la gorge. « *Bertha Edelman - 1937-1942 - assassinée à Auschwitz.* » Elle avait 5 ans, elle avait joué dans cette rue, habité dans cette maison.

Réécritures de l'histoire à bas bruit

Renommer les lieux n'est jamais anodin. Certains changements sont plus faciles que d'autres. Nous savons, par l'historien Pierre Nora, qu'ils sont des « *lieux de mémoire* » et, comme tels, contribuent à façonner la mémoire collective. C'est pourquoi, lorsque m'a été confirmé le changement de nom, à Kiev, de l'avenue de Moscou, devenue depuis 2016, par une décision du conseil municipal, l'avenue Stepan-Bandera [*leader nationaliste et antisémite ukrainien tour à tour allié et prisonnier des nazis pendant la seconde guerre mondiale*], mon sang n'a fait qu'un tour. Jusqu'à présent, naïvement, je pensais que [le culte autour de Bandera](#), c'était de la propagande de Poutine et que, comme on l'entend souvent dire, l'Etat ukrainien n'y adhérait pas.

Certes, il n'a pas que ça à faire, mais ne peut-on s'opposer à de telles initiatives ? Il est des réécritures de l'histoire qui s'opèrent à bas bruit. L'avenue Stepan-Bandera a rejoint l'avenue fraîchement renommée Roman-Choukhevytch [*nationaliste ukrainien qui porta l'uniforme de la Wehrmacht*], au passé plus que douteux, qui débouche près du ravin de Babi Yar, où 34 000 juifs furent assassinés le 30 septembre 1941.

Soudain, l'hypothèse pour l'heure fortement improbable ici, je l'espère, me vient à l'esprit : et si le restaurant Kyiv prenait un jour le nom de ce Bandera qui organisa des pogroms dans la région de mes ancêtres ? Il ne me restera qu'à quitter la ville pour retrouver la station Stalingrad, pas loin de chez moi, à Paris, la rue Youri-Gagarine à Romainville ou encore le boulevard Lénine quand je vais au théâtre de Bobigny – sans compter que Paris possède une rue de Moscou.

Sonia Combe est historienne au Centre Marc Bloch, à Berlin.